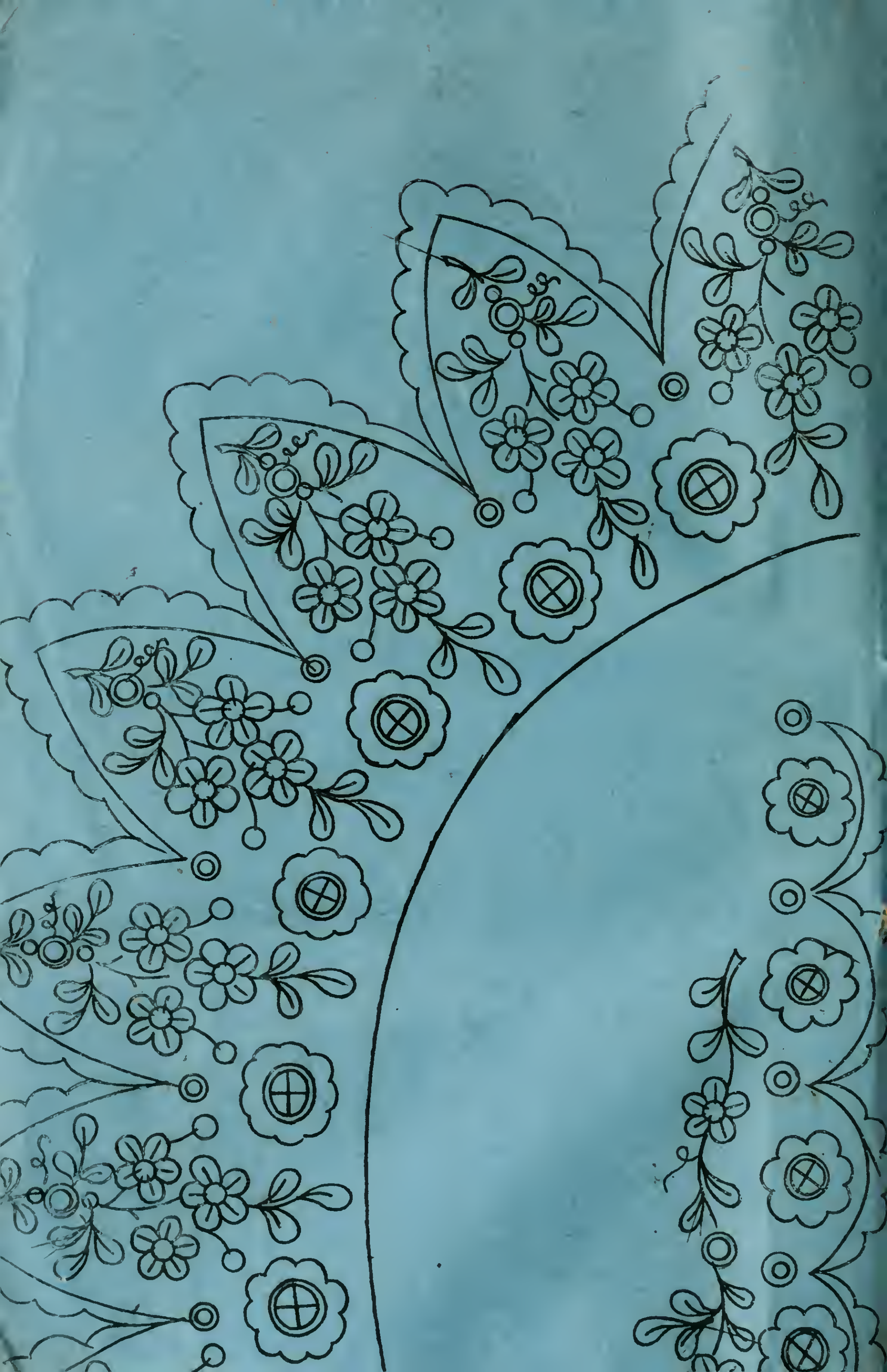
Moreau, Charles François Jean Baptiste
Les joueurs

Les joueurs

inédit



LES JOUEURS,

OU

LA HAUSSE ET LA BAISSE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. MOREAU, LAFORTELLE ET FRANCIS;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre des Variétés, le Samedi 18 *août* 1821.

Prix : 1 fr. 50 c.



A PARIS,

Chez Madame HUET, Libraire-Éditeur, au Grand Magasin de Pièces de Théâtre anciennes et modernes, rue de Rohan, n°. 21, au coin de celle de Rivoli, près le Palais-Royal.

Et chez BARBA, Libraire, Palais Royal.

1821.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
JACQUES MORIN, Négociant.	M. Bosquier.
MORIN, son frère.	M. Lefevre.
EUGÈNE, son fils.	M. Léonard-Tousez.
EMMA, fille de Jacques Morin.	Mlle Chalbos.
BRULOT, spéculateur.	M. Lepeintre aîné.
MESENTÈRE, médecin.	M. Cazot.
LEBLOND, } Coulissiers.	M. Odry.
LEBÈGUE, } Coulissiers.	M. Victor.
BAPTISTE, domestique de Morin. . . .	M. Brunet.

(*La Scène est à Paris.*)

De l'Imprimerie d'Éverat, rue du Cadran, n°. 16.

LES JOUEURS,

OU

LA HAUSSE ET LA BAISSE,

COMÉDIE MÊLÉE DE COUPLETS.

(*Le Théâtre représente un Salon où se tenait auparavant un bureau. On y voit encore une table, de l'encre, du papier, des plumes et quelques vieux registres.*)

SCÈNE Ire.

EMMA, BAPTISTE.

EMMA.

Baptiste !

BAPTISTE, *un plumeau à la main.*

On y va, Monsieur. (*Il se retourne et aperçoit Emma.*) Pardon, Mademoiselle; j'ai cru que c'était monsieur votre oncle qui m'appelait. C'est qu'quand on est occupé sérieusement, on est comme un hurluberlu.

EMMA.

Comment mon oncle a-t-il passé la nuit ?

BAPTISTE.

Il ne l'a pas passée du tout, du moins dans son lit.

EMMA.

Qu'a-t-il donc fait ?

BAPTISTE.

Rien que s'asseoir, se lever, marcher et parler tout seul ; je l'observais par la p'tite porte vitrée d'mon cabinet, et je l'ai vu qui faisait le dénombrement d'ses richesses.

EMMA.

De ses richesses ?

BAPTISTE.

J'l'ai vu, vous dis-je, qui tirait l'un après l'autre des sacs d'argent d'son secrétaire ; il les faisait manœuvrer sur une table, ni plus ni moins que des bataillons qu'il aurait comman-

dés en personne. Les rouleaux formaient l'avant-garde, les gros sacs étaient l'corps d'armée, et les billets de banque, la réserve.

EMMA.

Tu as vu cela?

BAPTISTE.

Tout comme je vous vois. Ah! si vous l'aviez entendu! il prononçait des mots qui m'ont semblé être de la magie blanche; j'en ai pourtant r'tenu queuqu'z'uns : fin courant, report, liquidation, c'est cela; soyez tranquille, disait-il, mes petits amis, vous êtes déjà un bon nombre, mais bientôt vous serez cent fois d'avantage; il paraît qu'il compte sur un fort recrutement.

EMMA.

Tu m'étonnes beaucoup, je ne crois pourtant pas que M. Morin soit joueur.

BAPTISTE.

Ah! mon dieu, non! excepté l'écarté, le soir d'temps en temps, il ne joue jamais.

EMMA.

Sur quoi peut-il donc fonder l'espoir d'un gain aussi prompt et aussi considérable?

BAPTISTE.

Ah! Mam'selle! j'vas vous dire; c'est qu'il paraîtrait qu'il y a un jeu qui n'est pas un jeu.

EMMA.

Quel conte me fais-tu là?

BAPTISTE.

Foi de Baptiste, c'est la vérité.

AIR *du Vaudeville de l'Écu de six francs.*

D'ben des façons on devient riche,
Ce jeu-là, ne d'mand' ni cornet,
Ni table, ni carton, ni fiche.
Il suffit d'un petit carnet. (*bis.*)
Quoique tout y semble problème,
Avec un signe on s'entend bien :
Souvent on y gagne avec rien,
Et souvent on est payé d'même. } (*bis.*)

EMMA.

Et tu crois que mon oncle....

BAPTISTE.

Oui, Mam'selle, il met à la bourse, puisqu'il faut trancher le mot; et v'là c'qui m'étonne : un homme qui a autant d'bon

sens, risquer tout son bien comme ça à l'hausse et à la baisse. Ah! mon Dieu! ça m' fait penser que c'est demain le tirage.

EMMA.

Où vas-tu ?

BAPTISTE.

Mettre à la loterie les derniers dix sous qui me restent. Mais j'entends Monsieur qui tousse, j'vas voir d'abord s'il a besoin de quelque chose.

EMMA, *sortant.*

Je rentre, car mon oncle m'a défendu de venir ici qu'il ne m'ait appelée.

SCÈNE II.

MORIN, BAPTISTE.

MORIN, *appuyé sur Baptiste.*

Ah! la tête! la tête!

BAPTISTE.

Les jambes ne vont pas mieux.

MORIN.

Cette nuit m'a fatigué. Je n'ai attrapé qu'une heure de sommeil; mais j'ai fait la plus belle opération!

BAPTISTE.

Comment, not' maître? est-ce qu'on fait des opérations en dormant?

MORIN.

Sans doute, et ce sont quelquefois celles-là qui profitent le mieux.

BAPTISTE.

Ah bah! c'est un rêve.

MORIN.

Oui, vraiment, c'en est un; mais quel rêve! une spéculation aussi rapide que profitable (car, moi, je n'aime que celles-là) m'avait rendu propriétaire d'un bien superbe.

AIR : *Ah que je sens d'impatience.*

Ce bien, par sa magnificence,
Surpassait, comme par son prix,
Ces belles maisons de plaisance
Qu'on voit à l'entour de Paris.
Oui, dans plusieurs villages,
J'avais des pâturages,
Des forêts, des coteaux
Et des troupeaux.
J'avais de riches équipages,
Caleches, landaux et bokeis,

De petits jokeis,
Et de grands laquais,
Cochers, palfreniers,
Surtout cuisiniers,
Couverts toujours mis,
Et beaucoup d'amis.

Mais, ce qui flattait singulièrement mon amour propre, c'est qu'à six lieues à la ronde, on disait à qui ce beau château qui est à mi-côte? c'est à M. Morin: et ce clos immense qui donne de si bons vins? c'est à M. Morin : et ce grand bois qui est sur la crête? c'est à M. Morin. Mais M. Morin est donc le marquis de Carabas? Non, Messieurs, non, je ne suis pas le marquis de Carabas; je ne sais pas même pourquoi vous faites cette comparaison injurieuse : je suis tout uniment un spéculateur adroit et intelligent, j'ai acquis tout ce bien par de bonnes opérations; je me repose aujourd'hui, et ma foi....

Spécule (*bis*) désormais qui voudra.

BAPTISTE.

Ah! not' maître, si jamais ce rêve-là se réalise!...

MORIN.

Il se réalisera.

BAPTISTE.

Conservez-moi une petite place chez vous, ne fût-ce que de marmiton.

MORIN.

Comment donc! mais quand j'aurai fait ma fortune, je veux qu'à ton tour tu fasses la tienne.

BAPTISTE.

Quoi! not' maître, vous croyez qu'un imbécile comme moi peut faire fortune?

MORIN.

Tu ne serais pas le premier.

BAPTISTE.

Vous me donnerez donc votre secret?

MORIN.

Sans doute, et quand je t'aurai appris ce que c'est qu'une prime à donner et une prime à recevoir...

BAPTISTE.

Une prime à r'cevoir, je r'tiendrai bien vite celle-là.

MORIN

Quand tu sauras ce que c'est que de convertir une opération de la hausse à la baisse, et de la baisse à la hausse; quand tu comprendras ce que c'est que de se mettre à cheval sur la rente...

BAPTISTE.

A cheval sur la rente!

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

Mais garantissez-vous des chûtes
Ceux qui vont à cheval comm'ça?
Moi, j'crois qu'on fait d'fameuses culbutes
Quand on entre dans c'manég'-là.
Et tenez, je gag'rais ma tête
Qu'on y prouve tous les matins,
A des gens, qui s'croyent ben malins,
Que leur cheval n'est qu'une bête.

MORIN.

Cela arrive quelque fois, mon ami Brûlot est-il déjà venu?

BAPTISTE.

Pas encore, Monsieur.

MORIN.

Excellent ami! c'est lui qui m'a mis en goût de spéculer. Mais quel bruit entends-je? (*On entend un roulement de voiture.*)

BAPTISTE.

C'est la demi-fortune de M. Mésentère, votre médecin.

MORIN.

Et mon ami; dis lui que je suis dans cette salle. (*Baptiste sort.*)

SCÈNE III.

MORIN, *seul.*

Le bon docteur ne sait pas que les inquiétudes que me donnent les variations du cours me font plus de mal que ses ordonnances ne me font de bien; mais patience, si mes calculs sont vrais, la rente doit hausser.

SCÈNE IV.

MORIN, MESENTÈRE.

MÉSENTÈRE, *à la coulisse.*

Je réponds de sa santé.

MORIN, *à part.*

Cependant elle n'a fait que baisser de jour en jour.

MÉSENTÈRE, *s'avançant.*

Vous êtes dans l'erreur, mon cher ami, de jour en jour elle se consolide, et elle se consolidera encore d'avantage.

MORIN.

Vous en parlez, docteur, comme si cela dépendait de vous seul.

MÉSENTÈRE.

Cela ne dépend pas de moi seul, à la vérité; mais en recherchant les causes, en sondant la nature...

MORIN.

La nature de la rente?

MÉSENTÈRE.

La nature du mal : je suis sûr de mes opérations.

MORIN.

Vous faites donc aussi des opérations de finance?

MÉSENTÈRE.

Que parlez-vous sans cesse de rente et de finance? (*Il se lève et dit à part.*) On ne m'avait pas trompé : plus de doute, il est atteint de la spéculomanie, espèce d'épidémie que je range dans la catégorie du somnambulisme.

MORIN.

Vous vous consultez, docteur?

MÉSENTÈRE.

Oui sur le régime que je dois vous prescrire; mais je remets mon ordonnance à ce soir; en attendant, sachez une nouvelle qui pourra contribuer à votre rétablissement. J'ai appris, par un de mes amis, un négociant de Marseille, que votre frère est en bonne santé, que son commerce a prospéré et que probablement il reviendra bientôt en France avec toutes ses richesses.

MORIN.

Ah! ce bon frère! je souhaite et cependant je crains son retour.

MÉSENTÈRE.

Et pourquoi le craindre? un homme plein de mérite, et qui a un si bon cœur.

MORIN.

C'est que je me suis un peu écarté de ses principes dans la manière de régir les biens qu'il m'a confiés.

BAPTISTE, *accourant*.

Not' maître, v'là votre jatte de lait.

MORIN.

Porte-la dans mon cabinet, je t'y suis : vous ne déjeûnez pas avec moi, docteur?

MÉSENTÈRE.

Non, tant que vous observerez une espèce de diète; mais uand vous mangerez de ces bons pâtés de foie gras, arrosés de

vieux vin de Bordeaux, je me ferai un plaisir de déjeûner, de dîner même avec vous; je suis maintenant d'ailleurs dans le cours de mes visites.

MORIN.

Vous en faites toujours beaucoup ?

MÉSENTÈRE.

Ah ! je vous en réponds.

AIR : *Vive une femme de tête.*

Que de courses opposées !
Il faudrait être de fer :
Je vais des Champs-Élysées
A la barrière d'Enfer.
Nul ne fait plus d'exercice ;
Il me faut voir : ce matin,
Au pont au Change une actrice ;
Un grand acteur à Pantin.
Sujet à l'apoplexie,
L'inventeur d'un nouveau plan
D'assurance sur la vie
Ne vivra pas plus d'un an.
Tourmenté de maux semblables,
Vous irez voir, me dit-on,
Un joueur aux Incurables,
Un vieux juge à Charenton.
Ailleurs, c'est une autre cure :
Deux députés, récemment,
Ont tant crié : *la clôture !*
Qu'ils en ont un enroûment.
D'une funeste manie
Bien des gens sont affligés ;
Et jamais, je le parie,
On n'a vu tant d'enragés ;
Mais, doublant ma clientelle
Au temps des élections,
De tous côtés on m'appelle
Pour des indigestions.

BAPTISTE, *à Morin.*

Votre déjeûner vous attend.

MORIN.

C'est bon, au revoir, docteur.

(*Mésentère sort et Morin entre dans son cabinet.*)

BAPTISTE, *seul.*

Quel est donc c' Monsieur qui m'appelait de loin tout-à-l'heure; et qui paraît avoir quelque chose à me dire ?

SCENE V.

JACQUES MORIN, BAPTISTE.

JACQUES, *à part*, *dans le fond*.

Voyons si les renseignemens que le docteur m'a donnés sont exacts.

BAPTISTE.

Ah! le v'là.

MORIN.

Écoute-moi, Baptiste.

BAPTISTE.

Comment! c'est vous, M. Jacques Morin! j'vas prévenir monsieur votre frère de votre arrivée.

JACQUES.

Au contraire, garde-toi bien de lui dire que je suis à Paris.

BAPTISTE.

Tout le monde ici vous croit à Bordeaux.

JACQUES.

J'y étais encore il y a huit jours, mais je ne m'arrête jamais long-temps dans la même ville, comme tu sais; et, voyageant par goût et par état, je tâche que mes courses soient utiles à ma fortune et à mes concitoyens.

AIR : *Paris est comme autrefois.*

J'aime beaucoup le commerce,
Quand, vraiment national,
Il sert celui qui l'exerce,
Et l'intérêt général.
Par nos utiles travaux
Et nos chefs-d'œuvre nouveaux,
Au bout du monde je fais
Admirer le goût français.
Je retire de l'Asie
Ce fer tranchant, ce damas,
Qui sert si bien la patrie
Dans les mains de nos soldats.
J'emprunte chez les Indous
L'ivoire de nos bijoux;
Mais je vends cher aux Anglais
Notre nectar bordelais.
Des vallons de Cachemire,
Je fais porter à Paris,
Ces schalls que chacun admire
Et que paîront les maris.
C'est ainsi qu'on voit rouler

L'argent fait pour circuler;
Le luxe oisif va payer
Le zèle de l'ouvrier.
Je dépouille de leur soie
Les insectes du Levant,
Et Lyon, où je l'envoie,
En forme un tissu charmant.
Les hommes industrieux
Se répondent en tous lieux,
Les rois sont en guerre, mais
Les commerçans sont en paix.
Profitant d'un calme utile,
En bons manufacturiers
La France est aussi fertile
Qu'elle le fut en guerriers;
Par ses vases d'un grand prix,
La Chine étonnait Paris;
Mais Sèvre aujourd'hui cent fois
Ferait la barbe aux Chinois.
Oui, j'estime le commerce
Quand, vraiment national,
Il sert celui qui l'exerce,
Et l'intérêt général.

Mais dans cette maison, que je puis appeler la mienne, puisque c'est moi qui l'ai fondée, fait-on de bonnes affaires?

BAPTISTE.

Oh! oui, de bien bonnes, Monsieur, à ce qu'on dit du moins.

JACQUES.

Déjà dix heures et pas un commis dans ce bureau!

BAPTISTE.

Des commis! nous n'en avons plus; on les a tous réformés.

JACQUES.

Et qui tient donc les livres, la caisse?

BAPTISTE.

La caisse se tient toute seule, et quant aux livres, Monsieur en a un grand comme ça (*Il désigne un livret.*) sur lequel il écrit toutes les rentes qu'il se fait, car il se fait joliment des rentes, M. votre frère, allez.

JACQUES.

C'est bien ce qu'on m'avait dit, il joue à la bourse. (*Haut.*) Et mon neveu Eugène?

BAPTISTE.

M. Eugène! ah, le pauvre jeune homme! il rentre quelque fois les poches pleines d'or et d'argent; quelque fois aussi il n'a pas le sou.

JACQUES.

Fort bien, j'entends, autre branche d'industrie, le trente-un, la roulette.

BAPTISTE.

C'est ça, Monsieur, ça va comme sur des roulettes.

JACQUES.

Mais comment ma belle-sœur, madame Morin....

BAPTISTE.

Oh! pour elle, c'est différent, c'est la sagesse en personne.

Air : *J'ons un curé patriote.*

Ell' n' passera pas pour coquette :
Au bal on n' l'a voit jamais ;
Le spectacle et la toilette
Sont pour elle sans attraits :
Mais elle a des goûts plus beaux,
Car ell' nourrit à Bordeaux,
Trois coquins...

JACQUES.

Trois coquins?

BAPTISTE.

Trois coquins de numéros,
De numéros, de numéros.

JACQUES.

Ah! elle joue à la loterie! ce sont là les exemples qu'elle donne à ma fille, que j'avais confiée à sa prudence, mais Emma n'aurait-elle pas elle-même cédé à la tentation?

BAPTISTE.

Ah! ben oui, mademoiselle Emma n'est guère en train de jouer depuis que son oncle lui parle d'épouser M. Brûlot.

JACQUES.

Brûlot, cette espèce de fou, honnête homme pourtant, mais qui par ses fausses spéculations conduit mon frère à sa ruine?

BAPTISTE.

A sa ruine? Monsieur dit que c'est à lui qu'il devra la propriété magnifique qu'il a vue en rêve cette nuit.

JACQUES.

Et ma fille pourrait aimer cet original?

BAPTISTE.

Bien au contraire, elle n'aime que son cousin, et je parie bien qu'avec celui-là elle ne refuserait pas de jouer au mariage.

JACQUES.

Allons, tous mes doutes sont éclaircis.

Air *du Verre.*

D'après ton rapport, la raison
De ces lieux me semble bannie;
Et je vois, dans cette maison,
Que tout le monde à sa folie.
Aucun d'eux, je dois l'avouer,
Ne tient une conduite franche;
Mais, puisqu'il aiment à jouer
Moi, je vais prendre ma revanche.

BAPTISTE.

Comment, Monsieur, est-ce que vous maniganceriez quelque chose ?

JACQUES *lui donnant une pièce.*

Prends et tais-toi.

BAPTISTE.

V'là qu'est dit : mais j'vois M. Brûlot qui monte, voulez-vous lui parler.

JACQUES.

Non : nous nous sommes déjà vus ce matin, je l'ai même chargé d'une affaire ; mais quoiqu'il ne sache pas mon véritable nom, il ne faut pas qu'il me voie ici.

BAPTISTE.

En ce cas nous allons prendre l'escalier dérobé. (*Jacques et Baptiste sortent par une porte latérale.*)

SCÈNE VI.

BRULOT, *seul.*

(*Il entre par la porte du fond.*)

Air : *Mon père était pot.*

J'ai là d'excellens bordereaux
Qu'on paîra sans remise :
Ici du Vienne, du Bordeaux,
Du Naple et du Venise.
Là, j'ai du Hambourg,
Du Saint-Pétersbourg
En forme régulière ;
Bref, dans mes goussets
Je porte en effets
L'Europe toute entière.

Avec moi, ça ne pèse pas une once.

SCÈNE VII.

MORIN, BRULOT.

MORIN.

Qu'on dise à ma nièce de se rendre ici, j'attends ce cher Brûlot. Eh! vous voilà, mon ami!

BRULOT, *relisant ses tablettes.*

Cinquième sortie, coupures blanches.

MORIN.

Vous ne me répondez pas?

BRULOT.

Pardon, c'est que je me rends compte.... coupures blanches, assurances sur la vie... comment vous portez-vous?

MORIN.

Toujours affairé!

BRULOT.

Ah! ne m'en parlez pas, c'est à en perdre la tête: cinq rendez-vous ce matin, quarante pièces de trois-six à livrer à deux heures, cent balles de coton à prendre à midi chez un courtier marron, trois notaires à consulter, deux agens-de-change à voir, et tout, cela s'il vous plaît, après avoir passé la nuit entière au dernier rout d'un noble étranger.

MORIN.

Vous dansez donc encore?

BRULOT.

Jamais, mais je ne manque pas un bal, je suis de toutes les soirées dansantes.

MORIN.

Ah! c'est un délassement.

BRULOT.

Dites donc une fatigue: est-ce que vous croyez que je vais au bal pour mon plaisir? point du tout, mais on est sûr de trouver là tout Paris, des gens de bonne humeur, des joueurs qui gagnent à l'écarté et qui sont tout disposés à placer des fonds qu'ils perdraient peut-être la nuit suivante; des journalistes qui se plaignent de la censure, des chefs de division qui se félicitent du budget, des diplomates en goguettes, des Anglais qui sortent du cercle des étrangers; on cause, on fait des connaissances, on parle des événemens du jour, des procès en calomnie, de la nouvelle salle de l'Opéra, et, tout en passant en revue les jolies danseuses, on fait quelque fois un marché comptant, une opération à terme, un placement de marchandises, et tenez, moi qui vous parle...

AIR : *De Jadis et Aujourd'hui.*

J'ai bien vendu la nuit dernière ,
Dans le bal où j'étais allé ,
Lorsqu'on dansait la boulangère,
Cinq cents hectolitres de blé.
A la dernière contredanse ,
J'ai placé mes schalls à bouquets ;
Et ma bonne huile de Provence,
Comme on éteignait les quinquets.

J'ai vendu mon Eau de Cologne
Comme on apportait les liqueurs.
Pendant le concert , mon Bourgogne
A rencontré des amateurs.
Des maris ont pris mes lunettes ;
Leurs femmes ont pris mes turbans :
Et des Messieurs , qu'on dit poètes ,
Ont accaparé mes rubans.

MORIN.

C'est ce qui s'appelle bien employer son temps ; mais j'ai un reproche à vous faire : vous n'êtes pas un bon ami.

BRULOT.

Qui ? moi ?

MORIN.

Non , vous n'êtes pas un bon ami , vous faites des affaires d'or et vous n'auriez garde de m'associer à vos bénéfices.

BRULOT.

Au contraire, car je viens vous proposer une excellente opération.

MORIN.

Vous la croyez donc sûre ?

BRULOT.

Sans cela je ne vous en parlerais pas : figurez-vous qu'il est venu ce matin chez moi un homme qui paraît très-peu au courant des affaires que nous traitons, et qui m'a prié de lui vendre deux cent mille francs de rentes, mais à un taux! à un taux! en vérité, il faut qu'il ne sache pas le cours: elle est à quatre-vingt-deux.

MORIN.

Quatre-vingt-deux !

BRULOT.

C'est sûr, je le tiens de Pouchard : notre homme vend à quatre-vingts ; elle doit encore infailliblement monter ce matin.

MORIN.

C'est comme dans mon rêve.

BRULOT.

Et vous aurez un bénéfice immense.

MORIN.

Comme dans mon rêve! allons, mon cher ami, j'achète ces deux cent mille francs de rentes.

BRULOT, *prenant son carnet et écrivant.*

C'est entendu. Vous voilà inscrit.

MORIN.

Quelle facilité! quel coup-d'œil! et pourquoi ma goutte ne m'a-t-elle pas permis d'aller à la bourse aussi souvent que vous? mais je la connais peu.

BRULOT.

Écoutez-moi et vous allez la connaître comme si vous y aviez passé toute votre vie.

AIR : *De la Galopade.*

De nos spéculateurs,
De simples amateurs,
Vers la Bourse
Prenant leur course,
Moi qui peux si souvent
Voir le tableau mouvant,
J'en saisirais
Tous les portraits.
Trente cabriolets
Entourent ce palais,
Deux gendarmes d'abord
En protègent l'abord.
Au détour de Feydeau,
En ôtant son chapeau,
Dans la rue,
Un quidam salue,
Et dit, d'un air discret,
Aux passans en secret :
La rente est à quatre-vingt-sept;
Entrons... sous le hangar,
Quel est cet homme hagard?
Une hausse d'un sou
L'a presque rendu fou.
Quel est ce front joyeux,
Cet homme radieux,
Devant qui la foule
S'écoule?
Joueur des plus hardis,
Il vient de vendre à dix
Ce qu'il n'avait payé que six.
Près d'un petit danseur
Je vois un gros docteur :

L'un veut traiter comptant,
Et l'autre à fin courant.
Sur les annuités
Ou sur les fonds empruntés,
L'un s'escrime,
Et cet autre à prime
Veut tout acheter, car
Il suppute à l'écart
Qu'il y gagnera sept un quart.
Paul rencontre Gentil:
Comment cela va-t-il?
L'appetit est-il franc?
L'autre répond : un franc.
Mais tout-à-coup je vois
Qu'on écoute la voix
Du Stentor qui crie
Et publie
Le cours qu'on veut savoir;
C'est alors qu'il faut voir
Et la joie et le désespoir.
Heureux où mécontent,
Chacun fait à l'instant
Ou son addition,
Ou sa soustraction.
Enfin le cours légal
Est clos par un signal.
Quand la cloche sonne,
Personne
N'entrerait
Au parquet;
Mais, pour un jeu nouveau,
Nous avons le cours du ruisseau.
Joueurs moins diligens,
Alors beaucoup de gens
Viennent pour escompter,
Beaucoup pour écouter.
Des courtiers,
Des rentiers,
Des auteurs,
Des acteurs,
Prolétaires
Et militaires,
Avocats,
Magistrats,
Commerçans, députés,
Y courent de tous les côtés.
Des passagers divers
Bravent ainsi les mers :
Où l'un s'enrichira
Un autre se noiera.
On voit d'après cela,

Que, vrai Panorama,
La Bourse
Offre mainte ressource ;
Qu'on peut s'y promener,
S'y mettre à combiner,
Et quelquefois s'y ruiner.

MORIN.

Vous êtes un homme étonnant; plus je vous connais, plus je vois que je ne pouvais choisir un meilleur mari pour ma nièce.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, EMMA.

MORIN.

Viens ma chère Emma, tu ne pouvais arriver plus à propos, voici M. Brûlot que je te présente.

EMMA.

Monsieur je vous salue.

MORIN.

Garçon charmant, d'une activité, d'une audace! ayant enfin tout ce qu'il faut pour réussir aujourd'hui.

BRULOT.

Si je suis assez heureux pour plaire à mademoiselle, ce ne sera certainement pas la moins brillante de mes spéculations.

MORIN.

Les termes de finance lui sont si familiers qu'il les place partout.

BRULOT.

Daignez, charmante Emma, accorder une prime à mon amour, songez bien qu'un contrat de mariage est un marché ferme, par qui mon bonheur sera consolidé, bonheur suprême! jouissance de mars!

MORIN.

Est on plus galant? je te le demande.

BRULOT.

AIR: *Traitant l'amour sans pitié.*

Pour mes feux, toujours au pair,
Que rien ne saurait éteindre,
Vous n'auriez jamais à craindre
Mutation, ni transfert.
Loin que mon ame imprudente,
Par une chance inconstante,
Rendît mon ardeur flottante,

Mes soins, je vous le promets,
Fixeraient près de ma femme,
Le cours heureux d'une flamme
Qui ne varierait jamais.

MORIN.

Il n'y a rien à répondre à cela.

EMMA.

Pardonnez moi mon oncle

AIR : *Le soir après pénible ouvrage.*

Monsieur compte sur une chance
Que l'on ne fixe pas toujours,
Car en amour comme en finance
On se trompe, hélas ! tous les jours.
Du plus savant, sans s'y connaître,
On rend par-fois les efforts nuls ;
Et tenez, mon cousin, peut-être,
Pourrait détruire ces calculs.

MORIN.

Qui ! Eugène ! ah ! bien oui, un écolier vis-à-vis d'un lynx en finance !

SCÈNE IX.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Not' maître, il y a là bas deux Messieurs qui demandent à vous parler.

MORIN.

Deux Messieurs ! je n'attends personne, sais-tu leurs noms ?

BAPTISTE, *cherchant.*

Ils m'ont dit comme ça qu'ils s'appelaient, attendez donc, M. Leblond et M. Lebègue.

BRULOT.

Deux confrères. (*A part.*) Et mes créanciers qui pis est.

MORIN.

Sachons ce qu'ils me veulent, fais entrer (*Baptiste sort*) (*à Emma*) Laisse nous, mon enfant (*Emma sort.*)

BRULOT, *à part.*

Qu'ils ne s'avisent pas d'aller sur mes brisées ou morbleu nous verrons beau jeu.

SCÈNE X.

Les Mêmes, LEBÈGUE, LEBLOND.

LEBLOND.

On nous a dit, Monsieur, que vous vouliez vous lancer dans les affaires, et je viens vous offrir mes petits services.

LEBÈGUE.

Oui, Monsieur, nos ser... nos services.

LEBLOND.

C'est un des plus riches négocians de Marseille qui nous adresse à vous, M. Brûlot l'a vu ce matin.

BRULOT, *à Morin.*

Ah! c'est l'homme en question. (*A part.*) Est-ce qu'il va nous envoyer toute la bourse?

MORIN.

C'est à merveille, Messieurs; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

LEBLOND, *montrant Brûlot.*

Voilà monsieur, qui nous connaît bien.

BRULOT.

Oui, ces messieurs sont des habitués de la bourse.

LEBÈGUE.

Deux coucou, deux coulissiers.

BRULOT, *à part.*

Ah! si je n'étais leur débiteur, comme je les arrangerais. (*Haut.*) Ces messieurs n'ont pas toujours exercé le même état. M. Leblond autant que je peux me le rappeler, était autrefois maître d'équitation.

LEBLOND.

C'est vrai, c'est vrai; on m'a vu quelquefois sur la route du bois de Boulogne, montant un alezan doré, accompagnant mes élèves, des femmes d'agens-de-change, amazones charmantes, des fils de banquiers, des courtiers de commerce. J'entendais parler sans cesse de banque, de cours, de rentes, de fortune subite... ça ma mis en goût de spéculer. Ces messieurs ont bien voulu à leur tour me mettre le pied dans l'étrier, et me voilà travaillant en finances en attendant un léger intérêt qu'une petite danseuse de l'Ambigu a promis me faire avoir dans l'emprunt de Danemarck.

BRULOT.

Quant à Monsieur Lebègue, c'est autre chose; je l'ai connu directeur, le matin, d'un cabinet de lecture en plein air, et le soir modeste conservateur des cannes et des parapluies dans un théâtre où malheureusement il n'allait personne.

LEBÈGUE.

Oui, mais c'est dans ces jour... dans ces journaux que j'ai puisé le goût du co... co... du commerce.

MORIN, *à Lebègue.*

Prenez garde Monsieur, vous allez perdre votre portefeuille.

LEBÈGUE.

N'ay... n'ayez pas peur, il y a une chaîne.

LEBLOND.

Ah! M. Lebègue est un homme de précaution; chez lui l'apparence est trompeuse : il est plus riche qu'il n'en a l'air, il a joliment gagné sur les banques.

BRULOT.

C'est surtout le plus habile inventeur de nouvelles.

AIR *De M. Blanchard.*

Il sait tout, oui tout, oui tout,
Ce nouvelliste qu'on vante,
Ce qu'il dit, ce qu'il invente,
Est répété partout.
Sur chaque pays de la terre,
Sur le budget à présenter,
Et sur la paix et sur la guerre,
Il faut l'entendre discuter.
Hautement il publie
Qu'il sait par un exprès,
Qu'on doit en Barbarie
Réunir un congrès.
Il sait tout, etc.
Dans la Russie et l'Allemagne,
Dans le conclave ou le divan,
Dans les deux juntes de l'Espagne,
Dans la Grèce et chez le Sultan,
Demain, il va connaître
Ce qu'on dit aujourd'hui;
Bref, excepté peut-être
Ce que l'on fait chez lui,
Il sait tout, oui tout, etc.

LEBÈGUE.

Tout, tout, c'est beaucoup dire.

MORIN.

Mais quelles opérations avez-vous à me proposer.

LEBÈGUE.

Des ton... ton... des tontines...

LEBLOND.

Des actions de toute espèce.

BRULOT.

Des actions, des actions! on ne vous propose plus que cela.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Par actions tout se divise :
Bal, spectacles, canaux et ponts
Sont exploités par entreprise
Dont on achète des coupons.

Mainte société rivale
Adopte cette invention ;
Et je ne vois que la morale
Qu'on n'ait pas mise en action.

LEBLOND.

Vous serait-il agréable de prendre un intérêt dans la nouvelle assurance sur la vie des chevaux, assurance mutuelle, assurances....

LEBÈGUE.

Mari.... maritimes.

MORIN.

Messieurs, vous avez dû voir sur ma maison la plaque M. A. C. L.

BRULOT.

Tous les matins on reçoit avec son journal le prospectus de quelque nouvelle compagnie d'assurance.

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

En tout pays on s'associe
Pour assurer des capitaux ;
On assure même la vie
Et des hommes et des chevaux.
Mais, quelle entreprise plus belle
Si tous les peuples désormais
Pouvaient signer de vivre en paix
Une assurance mutuelle !

Vous voyez, Messieurs, qu'il n'y a rien à faire ici pour vous.

LEBÈGUE.

Co... comment ! rien ?

BRULOT.

D'ailleurs, Monsieur est mon ami, et j'ai toute sa confiance.

LEBLOND.

Nous en sommes aussi dignes que vous.

LEBÈGUE.

Aussi di... dignes, entendez-vous.

LEBLOND.

Mais vous oubliez, M. Brûlot, que nous avons un petit compte à régler ensemble.

MORIN.

Vous leur devez quelque chose ?

BRULOT.

Une bagatelle, un pari que j'ai perdu hier avec eux ; Il ne s'en est fallu que de cinq centimes que je gagnasse.

LEBÈGUE.

Sol... sol... soldez la différence.

BRULOT.

Comment voulez-vous être payés ?

LEBLOND.

Eh ! parbleu comme on paie.

LEBÈGUE.

En nu... numéraire.

BRULOT.

Oh! du numéraire! des capitalistes comme moi n'en n'ont jamais chez eux; mais passons à mon magasin, vous choisirez les marchandises qui vous conviendront le mieux.

LEBÈGUE.

Est-ce comme ça qu'on s'ac... s'acquitte ?

BRULOT.

Aimez-vous mieux attendre ?

LEBLOND.

Ma foi, non.

AIR : *La loterie est la chance.*

Hâtons-nous, je vous en prie,
Car on gagne à se presser;
Quand une affaire est finie,
Une autre va commencer.

A Morin.

D'augmenter vos bénéfices
Monsieur, nous sommes certains;
Pour vous offrir nos services
Nous viendrons tous les matins.

TOUS.

Hâtons-nous, etc

MORIN, *donnant un écrit à Brûlot.*

Pour notre affaire importante,
Voici qui vaut de l'argent
Deux cent mille francs de rente !

BRULOT.

Je vous les donne à l'instant.

TOUS.

Hâtons-nous, etc.

MORIN.

Hâtez-vous, je vous en prie;
Je vais écrire et penser,
Quand une affaire est finie,
Une autre doit commencer.

Ils sortent tous, Morin passe dans son cabinet.

SCÈNE XI.

EMMA, *seule.*

Ils sont partis. Mon oncle s'enferme dans sa chambre ; je ne pourrai donc pas encore lui parler de mon cousin, de ce pauvre Eugène : mais le voici... n'oublions pas que je suis furieuse contre lui.

SCÈNE XII.

EMMA, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Bonjour, ma chère cousine.

EMMA.

Bonjour, Monsieur.

EUGÈNE.

Quel ton froid ! quel air grave !

EMMA.

C'est celui qui convient avec un étourdi....

EUGÈNE.

Il est vrai que je ne suis pas encore tout-à-fait un sage.

EMMA.

Je le crois bien ; quand on passe toutes les nuits au jeu.

EUGÈNE.

C'est qu'on connaît le prix du temps.

AIR *de l'Auberge de Bagnères*, ou *Vaudeville de la Petite Sœur.*

Se rendre esclave du sommeil,
C'est s'imposer un joug frivole ;
Du sage suivons le conseil,
Et profitons du temps qui vole.
Dans le repos loin de languir,
Il vaut mieux tenter la fortune,
Donner jour et nuit au plaisir,
Ah ! c'est vivre deux fois pour une.

EMMA.

Ah ! mon cousin, vous ne penserez pas toujours de même.

Même air.

La raison, j'en dois convenir,
N'adopte pas cette maxime ;
Le Français aime le plaisir,
Mais il veut d'abord qu'on l'estime.
A l'honneur quand il fut soumis,
Il peut braver la loi commune ;

Dans le cœur de tous ses amis
Il va vivre cent fois pour une.

EUGÈNE.

Cela est très-juste, ma cousine ; mais, comme un bon conseil en vaut un autre, voulez-vous m'en croire ?

Air : *de M. Blanchard.*

Aux froids sermons femme jolie
Ne doit jamais avoir recours.
Quittez la morale ennemie :
Elle effarouche les amours.
Qu'un exemple fameux vous serve
Pour prêcher mieux que vous encor,
Près de son élève, Minerve
Emprunte les traits de Mentor.

EMMA.

Télémaque n'était pas un joueur, Monsieur ; et si la morale vous déplaît, je vous défends de jamais me parler.

EUGÈNE.

Jamais ! eh bien, tenez, ma cousine, voilà encore un mot qu'une jolie femme ne doit pas dire.

EMMA.

Je n'ai plus le droit, il est vrai, de vous faire aucun reproche, puisque j'épouse aujourd'hui votre rival.

EUGÈNE, *vivement.*

Vous épousez mon rival ? ah ! de grâce, ma cousine, ne vous faites pas un jeu cruel de me tourmenter : j'ai eu des torts, sans doute, mais je vais les réparer en vous les avouant. Il est trop vrai que tourmenté par la crainte de ne pas obtenir votre main, j'ai cherché quelque distraction dans ces soirées brillantes...

EMMA.

Où l'on se ruine.

EUGÈNE.

Cette nuit, par exemple, j'ai été d'un bonheur inconcevable : je jouais avec des amis, des jeunes gens très-aimables, je leur ai gagné tout ce qu'ils avaient.

EMMA.

Si je pouvais croire au moins que c'est la dernière fois......

EUGÈNE.

Oui, ma cousine, ce sera la dernière quand je leur aurai donné leur revanche ; car je suis à mon tour banquier, et engagé d'honneur à tenir aujourd'hui la partie.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BAPTISTE.

BAPTISTE

Monsieur, v'là une lettre.

EUGÈNE.

Elle est précisément de ces messieurs, qui m'annoncent leur arrivée à l'instant même, je vais m'en débarrasser au plus vite.

EMMA.

Mais au moins, mon cousin, puis-je croire que vous vous corrigerez de ce vilain défaut ?

EUGÈNE.

Comme je me plais à croire que vous n'aimez pas M. Brûlot.

EMMA, *sortant.*

Ah! je voudrais que l'un fut aussi sûr que l'autre.

SCÈNE XIV.

BAPTISTE, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Mais où les recevrai-je ? que fait mon père ?

BAPTISTE.

Il a veillé c'te nuit, il répare maintenant le temps perdu... faut qu'il fasse queuque grande opération, car il ronfle comme un bienheureux.

EUGÈNE, *allant à la table, dans le tiroir de laquelle sont les objets ci-dessous.*

Ma foi, la folie est un peu forte, mais c'est la dernière ; et je joue si heureusement qu'elle ne sera certainement pas longue, en attendant ces messieurs plaçons ici cet argent, cet or, ces billets de banque et ces cartes.

AIR : *La bonne aventure.*

Aux cartes en ce moment
Ma fortune est sûre.

BAPTISTE, *lui voyant battre les cartes.*

De tout c'ci, je n'sais franch'ment
C'qui faut que j'augure.
Il va dire apparemment,
Tout comm' mam'zelle le Normand ;
La bonne aventur' vraiment,
La bonne aventure.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, JACQUES MORIN, *au fond du théâtre.*

EUGÈNE, *à Baptiste.*

Aie bien soin que personne ne nous surprenne.

BAPTISTE.

Ah! mon dieu, Monsieur, v'là...

JACQUES, *lui donnant une bourse.*

Tais-toi.

EUGÈNE.

Voici les vingt mille francs que je leur ai gagnés hier.

JACQUES, *à part.*

Vingt mille francs! Je t'empêcherai bien de les reperdre.

EUGÈNE.

Nous allons voir celui qui les reprendra.

JACQUES, *à Baptiste.*

Tu peux m'annoncer maintenant.

BAPTISTE.

Ah! mon dieu, monsieur Eugène, v'là votre oncle qui descend de voiture.

EUGÈNE.

Ça n'est pas possible, il est à deux cents lieues d'ici.

BAPTISTE.

J'vous dis que c'est lui, M. Jacques Morin; j'en ai la preuve en main, (*montrant la bourse qu'il a reçue*) et t'nez v'là qui monte l'escalier.

EUGÈNE.

De la présence d'esprit! cachons d'abord ces cartes, prenons une plume, ce grand livre, et mettons-nous à ce bureau; ayons l'air de travailler. (*A Baptiste*) toi, va dire aux trois Messieurs que j'attends de ne pas entrer ici. (*Baptiste sort lorsque Jacques Morin entre.*)

SCÈNE XVI.

JACQUES, EUGÈNE.

JACQUES.

Eh! bonjour donc, mon cher neveu, que j'ai de plaisir à t'embrasser.

EUGÈNE.

Mon cher oncle, quelle aimable surprise! je ne m'attendais guère à vous voir aujourd'hui.

JACQUES.

Je le crois, je le crois; mais c'est l'heure du courrier, achève

ta correspondance; les affaires avant tout, je ne veux point te déranger.

EUGÈNE.

Oh! toutes mes lettres sont parties.

JACQUES.

Déjà? encore mieux; tu es dans les bons principes.

EUGÈNE.

C'est l'effet de vos leçons...

JACQUES.

Oui, je vois que tu n'as pas oublié ce que je t'ai toujours dit:

Air: *de Ponce de Leon.*

Il faut à la science
Joindre la probité
Un peu d'expérience,
Beaucoup d'activité.
A prévoir chaque chance,
Chaque jour s'exerçant,
La connaître d'avance
Par son regard perçant,
En tous lieux comme en France
C'est l'art du commerçant.
Voilà, voilà le commerçant.

EUGÈNE.

Mais ne desirez-vous pas que je vous conduise auprès de mon père?

JACQUES.

Non, Baptiste le préviendra de mon arrivée (*à Eugène.*) en attendant, nous allons, si tu veux, arrêter nos comptes: tes écritures sont sans doute à jour?

EUGÈNE.

Oh! certainement.

JACQUES, *à Eugène.*

Eh bien! tu as l'air inquiet, contrarié.

EUGÈNE.

Mon oncle, c'est que je m'aperçois que le teneur de livres n'est pas ici.

JACQUES.

Eh bien, nous règlerons plus tard; mais j'ai besoin tout de suite d'une vingtaine de mille francs.

(*Il va à la table, sur laquelle sont l'or et les billets qu'il compte et met dans sa poche.*)

EUGÈNE.

Ah! mon dieu!

Air: *un homme pour faire un Tableau.*

Le caissier n'est pas ici, mais
Je vais le voir...

JACQUES.

Non je préfère.
Emporter cet or, ces billets;
Tu pourras le dire à ton père.
Tu sais qu'il est mon commettant.

EUGÈNE (*à part.*)

Grands dieux! quel embarras j'éprouve!
(*Haut.*)
Vous emportez tout?

JACQUES.

Oui vraiment.
Je prends mon bien où je le trouve.

Cela fera mon appoint.

EUGÈNE.

Quel diable d'homme!

JACQUES.

Mais je te félicite de nouveau, et je vois que je ne dois point croire aux bruits injurieux qu'on avait répandus....

EUGÈNE, *à part.*

Il sait tout (*Haut.*) Quels bruits, mon oncle?

JACQUES.

Oui, on m'avait dit que cette maison de commerce, que j'ai fondée, touchait presque à sa ruine, et qu'au lieu de la diriger d'après mes principes, on avait abandonné totalement les opérations commerciales pour de mauvaises spéculations, des jeux de bourse.

EUGÈNE, *à part.*

Il ne sait rien.

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, MORIN.

MORIN.

Où est-il! où est-il ce cher frère, que je l'embrasse!

JACQUES.

Viens, viens dans mes bras, mon cher ami; mais je te trouve un peu changé.

MORIN.

Ah! l'âge, mon ami, et la goutte. (*A part.*) Comment ai-je pu dormir avec l'affaire qui m'occupe. (*Haut.*) Mais toi, mon cher Jacques, tu es toujours le même.

JACQUES.

Ma foi, oui.

Air : *de Marianne.*

Parcourant la machine ronde
Sur un frêle esquif transporté,
J'ai fait deux fois le tour du monde
Avec l'espoir et la gaîté.
Le doux espoir
Eut le pouvoir
De me montrer tout en beau rien en noir.
Et la gaîté
A transplanté
Chez moi ses fleurs du printemps à l'été.
Esquivant ainsi les naufrages
J'ai conduit ma barque à bon port.
Et maintenant je puis du bord
Contempler les orages.

MORIN.

Je voudrais bien pouvoir en faire autant.

JACQUES.

Cela viendra bientôt, sans doute; je sais que tu travailles beaucoup: on dit même que tu ne te ménages pas assez, que ta tête est sans cesse occupée de calculs.

MORIN, *à part.*

Est-ce qu'il saurait que la bourse....

JACQUES.

Mais tout le monde n'est pas aussi sage que toi. (*Bas à Morin.*) Mon neveu, par exemple, qui passe, à ce qu'on m'a dit, toutes les nuits au trente-un.

MORIN, *à basse voix.*

Mon fils? ah! j'en apprends de belles.

JACQUES.

Je vous laisse, mes amis.

EUGÈNE.

Vous sortez, mon oncle?

JACQUES.

Ne faut-il pas que mon expédition se fasse? tu sais que les affaires ne souffrent point de retard; celle-ci est très-importante: je vous quitte un instant, mes amis, pour ne plus vous quitter. (*A part en sortant.*) Allons trouver M. Brûlot.

SCÈNE XVIII.

MORIN, EUGÈNE.

MORIN, *à part.*

Quel bonheur s'il pouvait ne revenir que quand ma grande opération sera faite, et que je pourrai lui en présenter l'heureux résultat!

EUGÈNE.

Avez vous pris un peu de repos, mon père?

MORIN.

Plus que vous, monsieur le mauvais sujet. (*A part.*) Je ne suis pourtant pas sans inquiétude.

EUGÈNE, *à part.*

Il ne m'a jamais parlé si sévèrement. (*Haut.*) Aurais-je eu le malheur de vous déplaire?

MORIN.

Beaucoup, Monsieur : votre conduite est affreuse; ah! vous jouez au trente-un! (*A part.*) Ce n'était peut-être pas le moment d'acheter.

EUGÈNE.

Qui a pu vous dire, mon père?...

MORIN.

Des gens qui le savent apparemment.

EUGÈNE.

On fait courir des bruits si ridicules... on m'a bien dit aussi que vous....

MORIN.

Que je....

EUGÈNE.

Que vous jouiez à la hausse et à la baisse.

MORIN.

Moi?.. essayez de me faire prendre le change : vous n'échapperez pas à mes justes reproches. (*A part.*) Je suis dans une agitation... Baptiste, Baptiste, tiens, cours à la bourse.

BAPTISTE, *s'éloignant.*

J'y cours, not' maître.

MORIN, *le rappellant.*

Écoute donc : en entrant dans la salle, tu verras, sur le banc à gauche, un petit bossu qui n'en sort pas; tu lui remettras ce billet et tu me rapporteras la réponse.

BAPTISTE.

En cinq minutes je suis de retour.

MORIN.

Je te donne vingt francs par chaque minute que tu m'épargneras.

BAPTISTE.

Vingt francs! ah! j'vas joliment me mettre à cheval sur la rente. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XIX.

MORIN, EUGÈNE.

EUGÈNE.

Calmez-vous, mon père.

MORIN.

Allez, Monsieur, c'est abominable : ruiner votre santé, risquer votre fortune et sur quoi? sur une carte, à un misérable jeu de hasard!.. (*Il tire sa montre.*) Ah! mon dieu, déjà deux heures; allons, c'est à présent que mon sort se décide: chaque instant est un siècle pour moi; quel supplice!

SCÈNE XX.

Les Mêmes, MÉSENTÈRE.

MÉSENTÈRE.

Qu'avez vous donc, mon cher ami? je vous trouve plus agité que ce matin.

MORIN.

Docteur, venez-vous de la bourse?

MÉSENTÈRE.

C'est son accès qui lui reprend.

MORIN.

Voyez si ce Baptiste reviendra!

MÉSENTÈRE.

Vous vous échauffez trop et vous avez la fièvre.

MORIN, *à part.*

Il y va de ma fortune.

EUGÈNE, *à Mésentère.*

Comment, docteur, vous croyez?..

MÉSENTÈRE.

Qu'on ne le guérira qu'avec une saignée copieuse.

MORIN, *à part.*

Quelle perte je ferais!

MÉSENTÈRE.

Allons, je vois bien que vous avez peur d'une saignée.

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Me v'là, not'maître, me v'là; il y a trois minutes de gagnées. (*Il lui remet un bulletin*).

MORIN, *après l'avoir lu.*

Ah! grands dieux! quatre francs cinquante centimes de baisse, je suis ruiné! ah! mon pauvre frère!

BAPTISTE.

Et moi je perds mes soixante francs, des trois minutes.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, BRULOT, *et peu après* JACQUES MORIN, EMMA, *dans le fond du théâtre.*

BRULOT.

Qui diable aussi pouvait croire à la baisse?

MORIN.

Ah! vous voilà, mon cher Brulot; ne me cachez rien; dites-moi bien vite tout ce qu'il en est.

AIR. *Trio du Fou de Péronne.*

Le coup que je redoute
Ne peut-il se parer?

BRULOT.

Impossible, il m'en coûte
De vous le déclarer.

MORIN.

Par ce revers funeste,
Mes biens ont disparu.

EUGÈNE.

Votre Eugène vous reste.

MORIN.

Je n'ai pas tout perdu.

ENSEMBLE.

EUGÈNE, BRULOT, MÉSENTÈRE.

Notre amitié durable
Rendra plus supportable
Le coup qui vous accable,
Le temps l'affaiblira,
Je serai toujours là.

MORIN.

Combien ce zèle aimable
Me rend plus supportable
Le revers qui m'accable!
Il s'adoucit déjà:
Le bonheur reviendra.

JACQUES, *à Emma.*

Ma leçon profitable
Va rendre peu durable
Le revers qui l'accable;
De l'effacer déjà
Je réponds, je suis là.

JACQUES, *s'avançant.*

Eh bien! qu'est-ce donc? tout le monde paraît triste ici: serait-il arrivé quelque malheur?

BRULOT.

Ah! comme les créanciers sont pressans! (*A Morin lui montrant Jacques.*) Tenez, voilà le particulier qui vous a vendu.

MORIN.

Mon frère!

JACQUES.

Eh! oui, mon ami, c'est moi qui suis ton créancier, celui-là, je crois, en vaut bien un autre.

MORIN.

Comment! c'est de toi que j'ai acheté....

JACQUES.

Deux cent mille francs de rentes, avec les fonds que tu avais à moi; je te quitte de tout, mon ami, je te quitte de tout.

BRULOT.

Ah! si j'avais su que c'était son frère!

JACQUES, *à Brulot.*

Convenez que, pour ma première spéculation dans ce genre, je n'ai pas mal réussi; j'ai trompé un lynx en finance.

BRULOT.

C'est-à-dire que monsieur m'a pris pour dupe?

JACQUES.

Non, mais personne ici ne l'a été: on n'en peut pas dire autant de tous les marchés.

MORIN.

Quelle école!

JACQUES.

Félicite-toi d'en être quitte pour la peur, et pour le conseil que je vais te donner.

AIR: *de la Sentinelle.*

Crois-moi, renonce à l'attrait séducteur
Du triste jeu qu'on nomme agiotage;
Retire-toi d'un océan trompeur
Que signala plus d'un cruel naufrage.
Ou, pour doubler un capital,
Si nous voulons user d'adresse,
Ne spéculons en général
Que sur l'honneur national,
Nous ne craindrons jamais la baisse.

MORIN.

Plus de bourse pour moi! j'y renonce.

JACQUES.

Il est aussi un autre jeu auquel je conseillerai à Eugène de

ne plus se livrer (*A Eugène.*) Tu m'entends? et puisque tu me promets de ne plus sortir de la bonne route, mon Emma sera ta compagne de voyage.

EUGÈNE.

Je ne craindrai plus alors de m'égarer.

BRULOT, *portant la main sur son porte-feuille.*

Allons, je perds mon associé et ma prétendue; mais quand ceci est intact, un spéculateur se console toujours.

JACQUES, *à Mésentère.*

Pour vous, docteur, qui fûtes mon complice, je crois que vous ne mettrez pas plus long-temps mon frère au régime.

MÉSENTÈRE.

Non, monsieur, c'est vous qui êtes son véritable médecin, puisque c'est par vous qu'il recouvre sa fortune et sa santé.

BAPTISTE.

Ce qu'il y a d'bon, c'est que c'docteur-là donne ses ordonnances gratis.

VAUDEVILLE.

AIR : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.*

JACQUES MORIN.

C'est le jeu, le jeu, le jeu,
Qui règne au siècle où nous sommes;
De tout, morbleu!
Depuis peu,
Les hommes se font un jeu.
Dans l'antre obscur de la chicane,
Et sous les voûtes du palais,
Où souvent maint plaideur se damne,
C'est un vrai jeu que les procès.
En mainte circonstance,
Thémis porte un bandeau;
Et près de sa balance,
J'aperçois un râteau.

TOUS.

C'est le jeu, le jeu, etc.

MÉSENTÈRE.

Qui donne et reprend la richesse?
Qui fait souvent aller de pair
La marchande avec la duchesse,
Le commis et le duc et pair?
Qui sur nos fronts mobiles
Peint tristesse ou gaîté?
Qui nous rend plus agiles,
Ou détruit la santé?

TOUS.

C'est le jeu, etc.

BRULOT.

Au Nain Jaune, toujours en vogue,
On voit jouer bien des maris.
Des militaires à la drogue,
Des aveugles au reversis.

Combien de diplomates,
Sur les cartes sont Grecs !
Même des automates
Nous gagnent aux échecs:

TOUS.

C'est le jeu, etc.

MORIN.

Aux jeux de hasard sur la terre
Quand chacun semble se vouer.
De temps en temps au solitaire,
Le sage se plaît à jouer.
Souriant du délire
Des joueurs tout en feu,
Trop heureux qui retire
Son épingle du jeu.

TOUS.

C'est le jeu, etc.

EUGÈNE.

Chez nous, de gagner la partie
A la bataille on se piquait,
Et sur mainte plage ennemie,
Le Français planta le piquet.
Est-il un adversaire
Qu'à ce jeu, s'il le faut,
Il ne puisse encore faire
Pic, repic et capot?

TOUS.

C'est le jeu, etc.

EMMA, *au Public.*

La chance à tous les jeux varie,
Mais, quand nous jouons, quel bonheur,
Si la nombreuse galerie
Prononçait en notre faveur !
Traitez sans conséquence
De modestes flonflons;
C'est sur votre indulgence
Qu'ici nous spéculons.
De bien des gens depuis peu
Le jeu
Fait l'unique affaire,
Mais c'est vous qui pouvez faire
Réussir notre jeu.

TOUS.

De bien des gens, etc.

FIN.


Déposé

